

Lurelu



Angèle Delaunois : la plume et l'encrier

Isabelle Crépeau

Volume 44, numéro 1, printemps-été 2021

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/95689ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association Lurelu

ISSN

0705-6567 (imprimé)

1923-2330 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Crépeau, I. (2021). Angèle Delaunois : la plume et l'encrier. *Lurelu*, 44(1), 7-8.



(photo : Camille Freytag)



Angèle Delaunois : La plume et l'encrier

Isabelle Crépeau

C'est d'une voix rieuse et résolument heureuse qu'Angèle Delaunois accepte de revenir sur son parcours d'auteure jeunesse à l'occasion de sa récente nomination pour le plus important prix international accordé en littérature jeunesse. Fondatrice des Éditions de l'Isatis, auteure d'une centaine de titres jeunesse, elle vient d'être choisie par IBBY Canada pour représenter le pays dans la sélection du prestigieux prix Hans-Christian-Andersen 2022. Elle réagit : «C'est quand même extraordinaire, je suis très heureuse! Ça m'aide à passer à travers la COVID en planant un petit peu! [Rires.] Je ne peux pas dire que cette nomination me laisse indifférente! Ce sont des choses qui n'arrivent pas souvent dans une vie, finalement... C'est un honneur très important en littérature de jeunesse, ce n'est pas pour rien qu'on surnomme ce prix "le Petit Nobel"... C'est une nomination rare!»

Rare en effet, puisque le prix, remis à un auteur vivant en reconnaissance d'une contribution durable à la littérature pour enfants, n'est attribué que tous les deux ans, depuis 1956, par l'Union internationale pour les livres de jeunesse (International Board on Books for Young People). Chaque section nationale (79 pays) sélectionne un représentant par catégories. Pour tenir compte de la réalité culturelle et linguistique, IBBY Canada alterne les nominations d'auteurs et d'illustrateurs anglophones et francophones. La chance de figurer sur la liste ne passe donc qu'une fois tous les quatre ans pour une auteure francophone! Un regard sur la liste des lauréats me confirme que le prix n'a jamais encore été remporté par un candidat du Canada.

Le briquet

Le fait que la nomination vienne souligner une contribution durable et significative la touche particulièrement. Elle m'explique : «Ça fait quand même trente-cinq ans que

je suis dans le milieu et que j'écris, ça commence à faire pas mal! Je suis restée très polyvalente : j'ai commencé en écrivant des documentaires, puis j'y ai mêlé la fiction pour faire de la docufiction, je suis allée aussi vers la poésie, le conte, j'ai écrit pour les petits, les moyens, les grands! Je me suis toujours adaptée à mon lectorat.»

Dans sa déclaration, le coprésident du comité de nomination d'IBBY Canada, Nicholas Aumais, soulignait cette polyvalence dans l'écriture, en plus de relever l'engagement d'Angèle Delaunois : «Beaucoup de ses livres sont truffés d'enjeux culturels et sociaux et représentent des enfants issus du monde entier. Chacun de ses nouveaux livres réussit à créer un vocabulaire qui séduira ses lecteurs.»

Ces remarques du jury ont fait plaisir à M^{me} Delaunois : «Oui. Je peux dire que je suis une auteure engagée! Ça ne m'intéresse pas d'écrire des petits trucs marrants sans autre but. Je peux écrire des trucs rigolos, c'est vrai, comme *Le grand voyage de monsieur Caca*, mais c'est un documentaire, mêlé d'humour, qui relève le défi d'aborder ce sujet un peu spécial. Je suis résolument une auteure engagée. Je suis une immigrante, au départ! Je suis arrivée au Canada à vingt ans, sans connaître personne ici. Il a fallu que je me débrouille. Ça n'a pas été facile, je comprends toutes les problématiques des gens issus d'ailleurs, qui ont quitté un pays qui ne leur offrait pas la possibilité d'un futur intéressant. Comment fait-on pour se bâtir une autre vie, dans un pays étranger, sans points de repère? Je peux comprendre, je me sens très proche de tous ces enfants, ces jeunes qui arrivent de loin et qui ont parfois vécu des guerres. La période de l'après-guerre, en France, ce n'était pas génial. Je suis une vieille dame, quand même, je vais avoir soixante-quinze ans cette année! Je suis une mémé qui a tout un passé. Toutes ces problématiques-là m'habitent, je peux même dire que ça me hante! Ce qui me

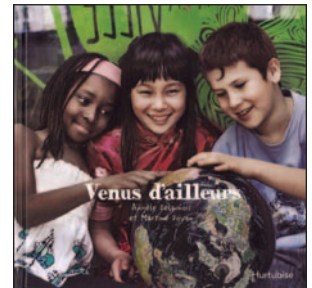
préoccupe aussi, c'est notre empreinte écologique. Quelle sorte de monde allons-nous laisser à nos enfants et à nos petits-enfants? Ça me bouleverse! Alors dans la mesure de mes moyens, si j'arrive à ouvrir quelques consciences, c'est ce que je dois faire. Ce sont les deux pôles qui m'attirent.»

Elle n'hésite jamais à aborder les sujets plus sensibles. Même si elle s'avoue inquiète par rapport au climat de frilosité actuelle, elle affirme, sans équivoque, que ça ne freine pas ses élans : «Je ne me suis jamais censurée. J'ai des normes bien précises, c'est-à-dire qu'on n'écrit pas de la même manière pour un petit bout de chou qui a quatre ans que pour un adolescent qui est presque à l'âge adulte, cela va de soi. Le plus important pour moi, en littérature de jeunesse, c'est de ne jamais, jamais tuer l'espoir! Il doit toujours y avoir quelque chose de lumineux dans les textes qu'on destine aux jeunes. C'est important. On peut écrire des choses très dures, mais il faut laisser une ouverture sur l'espoir.»

La grosse aiguille

Lorsqu'elle arrive au Canada, à l'âge de vingt ans, rien ne la prédestine à la littérature jeunesse. Elle raconte : «Il a fallu que je me débrouille pour gagner ma vie. Je ne connaissais personne. J'ai travaillé dans un bureau à faire de la comptabilité, comme je le faisais en France avant d'immigrer. J'avais quitté la France parce que la formation que j'avais ne me permettait pas d'avoir la vie que je souhaitais. Sans savoir quelle était cette vie, je ne voulais pas me résoudre à rester secrétaire-comptable toute ma vie. C'était évident!»

Les études universitaires n'étant pas envisageables chez elle, elle décide d'aller voir ailleurs pour un avenir meilleur : «Ça faisait déjà quelques années que j'avais quitté mes parents, j'étais toute seule, j'étais libre! En arrivant ici, je me suis empressée de



m'inscrire aux Beaux-Arts, sur la rue Sherbrooke, pour y suivre des cours du soir, tout en faisant de la comptabilité dans un bureau d'avocats. Personne ne m'avait prévenue que la séquence des touches des claviers d'ici n'était pas la même (qwerty), je ne pouvais donc pas prétendre être secrétaire! J'ai gagné ma vie comme ça.»

Elle déménage à Trois-Rivières et s'inscrit au baccalauréat en arts plastiques et y décroche aussi un diplôme en psychopédagogie, ce qui lui permet d'enseigner. Elle obtient une charge de cours à l'Université et donne des cours du soir en alphabétisation : «Les critères n'étaient pas les mêmes qu'aujourd'hui! Je n'avais aucune expérience et je devais enseigner à lire et à écrire à des gens analphabètes : c'était quand même un sacré défi!»

Parallèlement à l'enseignement qui lui permet alors de gagner sa vie, elle commence une carrière de haute laine et haute lisse. «Les grandes tapisseries murales, vous savez? J'ai fait plusieurs expositions, j'ai même eu des bourses du ministère des Affaires culturelles. Ça m'intéressait beaucoup!»

Quand elle fait la rencontre de son conjoint actuel, le déménagement à Montréal marque une grande césure dans son parcours. Prudente et indépendante, elle se déniche un emploi et s'implique auprès du mouvement de protection des consommateurs. Elle se retrouve en charge des deux guides annuels publiés dans le magazine *Protégez-Vous*, un sur les jouets et l'autre sur les livres jeunesse. Toutes les nouveautés atterrissent sur son bureau. «J'ai lu de 300 à 500 livres jeunesse chaque année! J'ai fini par me dire que je pourrais en écrire moi aussi.»

Elle remarque rapidement, parmi les quelques éditeurs qui publient au Québec à l'époque, les Éditions Héritage, qui pourraient le mieux soutenir son projet. Elle propose à l'éditeur, Jacques Payette, *Les oiseaux de chez nous*, un documentaire qui

sera son premier livre : «J'ai commencé par le documentaire parce que ça me rassurait. Je ne me voyais vraiment pas écrire tout de suite de la fiction, je ne savais pas trop comment m'y prendre, je trouvais ça insurmontable, donc le documentaire me convenait bien. J'ai commencé comme ça, et j'ai vite délaissé la tapisserie murale. De fil en aiguille, M. Payette m'a demandé de diriger des collections et j'ai fait mes classes avec lui. J'ai toujours dit qu'il était mon papa en édition!»

Les galoches du bonheur

L'écriture et l'édition la passionnent avec la même intensité. Et elle y met la même rigueur, la même exigence : «Jamais je ne vais me censurer parce qu'un mot est trop difficile. Si la phrase est construite correctement, on est capable de donner suffisamment d'éléments au jeune lecteur pour qu'il comprenne de quoi ça parle. Je n'ai jamais évité un mot parce que ça serait plus simple d'en mettre un autre. Pour moi, le texte, c'est la colonne vertébrale du livre. Si le texte n'est pas bon, le livre ne le sera pas non plus, quel que soit le talent de l'illustrateur. C'est vraiment la base. Je travaille beaucoup mes textes, ça ne sort pas facilement, je peux avoir sept ou huit versions différentes avant d'être contente. Ça me prend du temps!»

Elle me précise que ce n'est pas dans le but de s'autopublier qu'elle a fondé une maison d'édition. Ses œuvres sont d'ailleurs publiés par une dizaine d'éditeurs au Québec et par quelques autres en Europe.

Elle ne semble pas s'inquiéter du fait que quelques-uns de ses textes ne trouvent pas preneur. Ça lui permet de les retravailler. Elle a récemment publié un premier roman pour adultes, et a toujours plusieurs projets en chantier pour différents publics jeunesse. Petite primeure : inspirée par l'histoire d'un enfant de sa famille en France, elle vient d'écrire un texte décrivant son histoire

d'amitié avec une volaille du poulailler de son papy : *Émile et sa petite poule blanche*. L'histoire lui donne l'occasion d'aborder le sujet de la consommation de viande, du végétarisme et de la relation avec des animaux.

Elle me confie : «L'écriture donne un sens très profond à ma vie. Ce ne sont pas les idées qui manquent! Je suis facilement touchée par ce qui m'entoure.»

En attendant le dévoilement de la sélection finale et l'annonce du lauréat du prix Hans-Christian-Andersen, en 2022, Angèle Delaunoy savoure cette nomination comme un cadeau précieux : «On a vu que j'étais quelqu'un d'audacieux et que je prenais des risques à aller vers des sujets qui sont plus casse-gueule. Je me sens choyée! Tout ça fait passer le temps et ça permet de voir passer la pandémie avec un peu plus de recul. Ça garde jeune, la littérature jeunesse!»

Parmi la centaine de titres qu'Angèle Delaunoy a signés, la sélection d'IBBY Canada proposait les suivants :

- Kissou*, ill. Jean-Claude Alphen, D'eux, 2020.
- Les enfants de l'eau*, ill. Gérard Frischeteau, Isatis, rééd. 2019.
- Les livres de madame Sacoche*, ill. Caroline Merola, Isatis, 2018.
- Parce que je t'aime*, ill. Marion Arbona, Alice Jeunesse (Bruxelles), 2018.
- Une simple histoire d'amour*, Soulières éditeur, 2015.
- Quatre héroïnes sur un fil*, ill. Christine Delezienne, Bayard Canada Livres, 2015.
- Le grand voyage de monsieur Caca*, ill. Marie Lafrance, Les 400 coups, 2013.
- Une petite bouteille jaune*, ill. Christine Delezienne, Isatis, 2010.
- Venus d'ailleurs*, photographies Martine Doyon, Hurtubise, 2009.
- Aimer...* (nouvelles), Michel Quintin, 2007.